

Mon chez moi

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **55 (1917)**

Heft 38

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-213307>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
„PUBLICITAS“
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 22 septembre 1917 : — Paysage archaïque (Hector Golay). — Dein on cimetiro (Marc à Louis). — Dans le champ du passé (Buffon). — Rémémorance du Jeune fédéral. — Dou fo novi (Tebi di j'elyudzo). — Minet philosophe (Emmanuel Moraz). — Si ça se décroche !... (C. P.). — Feuilleton : Les traditions valaisannes (Maurice Gabud), suite.

PAYSAGE ARCHAÏQUE

Les vers suivants nous ont été aimablement communiqués par un de nos abonnés. Ils ont pour auteur feu M. Hector Golay, greffier de la Justice de paix, au Brassus.

En profils indécis, dans ses replis sans nombre,
Là-bas, le vieux Jura ondoie à l'horizon.
Salut ! o bleu lointain, vallée et forêt sombre,
Bois cheus, vieux sapins qui couvrez de votre ombre
Et la timide fleur et le rude gazon.
Salut ! lac argenté dont les ondes captives,
Sous ton ciel apaisé, roulent leurs voix plaintives,
Frais miroir qui, le soir, réfléchissant tes rives,
D'or, de neige ou d'azur brille en chaque saison.

Ces berges, ces côtesaux, verte et fraîche ceinture,
A tes flots endormis font un cadre charmant ;
Les rochers, devant toi, sous leur forte carure
Dans leurs froids souterrains, ouvrent la route
[obscurer]
Où ta vague s'abîme et roule en écumant.
Une cime, plus haut, sombre, puissante, altière,
Soulèvent à demi son large flanc de pierre,
Comme un sphinx accroupi qui veille à la frontière
Semble se recueillir sous le bleu firmament.

O lac ! les pas humains sur ta rive ignorée,
Jadis, ne troublaient pas tes hôtes ; ils étaient rois !
A tes eaux s'abreuvaient la chevrete altérée,
Et l'écho solitaire et la source éplorée [droits].
Gardaient seuls, en ces lieux, leur retraite et leurs
Mais la prière, un jour, cherchant la solitude,
Arrêta son regard sur ce sol âpre et rude,
Eleve ces vieux murs que le siècle dénude
Et dressa son autel à l'ombre de la croix.

Antique et sombre tour, vestige d'un autre âge,
Habitée par l'oubli, blanchi par tant d'hivers,
Quand tes murs s'élevaient sur son pauvre rivage
Qu'il devait être frais, poétique et sauvage
Ce petit lac dormant au fond des bois déserts.
Les brises qui passaient au pied du monastère
Portaient au seul écho l'accent de la prière,
Et la vierge forêt lui prêtant son mystère
Encadraient ses flots bleus de sapins toujours verts.

Mais bientôt dans ces lieux vint passer la cognée
Les ombrages profonds firent place au soleil ;
Sur la terre nouvelle et de chaleur baignée,
Le semeur répandit son orge à la poignée
Et l'oiseau du sillon vint chanter au réveil.
Puis, des groupes pressés d'enfants à têtes blondes,
Jetant leurs cris joyeux où balançant leurs rondes,
Aux soubriols de la brise, au murmure des ondes
Sortirent les vallons d'un sourd et long sommeil.

Depuis le soir lointain où seul, perdu dans l'ombre,
Brilla le premier feu d'un courageux berger,
Le désert s'est peuplé : de ses lampes sans nombre

Le génie, aujourd'hui, vient semer la nuit sombre,
Et dans chaque foyer travailler et songer.

Gardez-vous, ô forêt ! ô bleu lac ! ô vallée !
Vos paisibles grandeurs dans la nuit étoilée,
Inspirez à notre âme une sainte envolée,
Et la foi plus ardente à l'heure du danger.

HECTOR GOLAY.

DEIN ON CEMETIRO

Lè dzein de la coumouna de Rollietsat et
clliu de Medzepiau pouàvent ni sè chein-
tre ni sè vère. Dein lè z'abbayé, se sè tro-
vâve dein lo cabaret on Rollietsatâ et on Medze-
piaulliau l'étâi su que lâi avâi 'na nièze et sè
faillâi rolhî po fini. Assèbin lè dzouvent de Rol-
lietsat n'avant jamais voulu preindre fenna à
Medzepiau ; et on n'avâi jamé yu onna Rolliet-
satâie maryâ on Medzepiaulliau.

L'étant dan dâi dzein bin contréro, mâ que
sè resseimbliaçant tot parâi por quôie : lè z'hom-
mo dâi duve coumoune l'amâvant bin levâ lo
câodo et bâire lau verro et lè fenne tot lau plliézi
l'étâi de menâ la leinga et de devourâ lè vezene
avoué lè deint. Faut adî qu'on ausse oquie à re-
dere et à reprozdî. Et lo ministre de Rollietsat-
Medzepiau (câ cein ne fasaî qu'onna perrotze)
desâi que l'avâi bo et bin fè la remarqua du que
l'étâi lau meniste que nion n'è parfalt, quemet
desâi. N'é pas fauta de vo dere que ti lè coup que
pouâvant sè mourgâ et s'annecî lè z'on lè z'autro,
lâi manquâvant pao.

Demâ, pè vè trâi z'hâore, la grocha Luise de
Medzepiau passâve pè vè lo cimetire de Rolliet-
sat. Justameint, clli dzo quie, lâi avâi z'u on ein-
terrâ et lo marelhî racompliessâi onna fousse.
La Grocha Luise, que l'étâi la pe granda ta-
bousse dau mondo lâi fâ dinse :

— Vo z'âi enterrâ onna fenna ?

— Que na, l'é on homme.

— Eh bin, tsi no, lè z'homme on pao pas lè
z'einterrâ devânt cinq ans aprî lau mort.

— Quaisi-vo, grocha curo ! et porquie ?

— L'è que lè mād'zo l'ant vu que faut cinq ans
po qu'on homme sâi tot mort. Ein ant einclliou
ion que seimbliaçe pèri à tsavon. Eh bin ! vo
mè crâirâ se vo volia, mâ s'on lâi betave dein la
man on verro à vin, fasaî oncora état de clliouère
lè dâi mè de quatr'ans aprî. L'è pocoin que faut
cinq ans.

— Et l'è por cein que vo mè demândâvi se
l'étâi onna fenna qu'on enterrâve vouâ.

— Oï.

— Eh bin, l'étâi de bê savâi que pouâve pas
itre onna fenna, du que tsi no, lè fenna l'è dé-
feindu de lè z'einterrâ devânt quieinze ans.

— Quaise-tè, vilho pètaïru ! et porquie ?

— L'è que lè mādzo l'ant vu que faut quieinze
ans po qu'onna fenna sâi tota morta. Ein ant
einclliou iena que seimbliaçe pèryâ à tsavon.
Eh bin ! vo mè crâirâ sè vo volia, mâ quatoze
ans aprî breinnâve oncora la leinga.

MARC A LOUIS.

Mon chez moi. — Revue pour la famille. Som-
maire du n° de septembre : Protestons, par le Dr G.
Krafft. — Les conseils de la modiste : les garnitures
du chapeau, avec figures. — Hygiène. — Souvenirs

de la légion étrangère (1806). Types mexicains, par
Th. du Plessis. — Variétés. — Un geste charitable,
nouvelle inédite, par G. Héritier. — Hors-texte en
couleurs : C'est là-bas ! d'après le tableau d'Alexis
Vautier. — Pot-au-feu : Le chou. — Recettes diver-
ses. — Comment il faut comprendre la peinture,
par Valentin Grandjean. — Travaux féminins. —
Sous les oliviers, nouvelle inédite de Adolphe Ri-
baux.

DANS LE CHAMP DU PASSÉ.

Les certités oubliées.

Et que ne pourrait pas l'homme sur lui-même,
je veux dire sur sa propre espèce, si la vo-
lonté était toujours dirigée par l'intelli-
gence ! Qui sait jusqu'à quel point l'homme pour-
rait perfectionner sa nature, soit au moral, soit
au physique ?

Y a-t-il une seule nation qui puisse se vanter
d'être arrivée au meilleur gouvernement possi-
ble, qui serait de rendre tous les hommes non
pas également heureux, mais moins inégalement
malheureux, en veillant à leur conservation, à
l'épargne de leurs sueurs et de leur sang par la
paix, par l'abondance des subsistances, par les
aisances de la vie et les facilités pour leur pro-
pagation ? Voilà le but moral de toute société qui
chercherait à s'améliorer.

Et pour le physique, la médecine et les autres
arts dont l'objet est de nous conserver, sont-ils
aussi avancés, aussi connus que les arts destruc-
teurs enfantés par la guerre ?

Il semble que de tout temps l'homme ait fait
moins de réflexions sur le bien que de recher-
ches pour le mal ; toute société est mêlée de l'un
et de l'autre ; et comme de tous les sentiments
qui affectent la multitude, la crainte est le plus
puissant, les grands talents dans l'art de faire
du mal ont été les premiers qui aient frappé l'es-
prit de l'homme ; ensuite ceux qui l'ont amusé
ont occupé son cœur ; et ce n'est qu'après un
trop long usage de ces deux moyens de faux bon-
heur et de plaisir stérile, qu'enfin il a reconnu
que sa vraie gloire est la science, et la paix son
vrai bonheur.

(Les Epoque de la Nature.) BUFFON.

RÉMINISCENCE DU JEUNE FÉDÉRAL

Le gâteau aux pruneaux.

C'ÉTAIT dimanche dernier le Jeune fédéral. Ce
qu'on a mangé de gâteaux aux pruneaux !

C'est une tradition, une de ces bonnes tra-
ditions qui ne meurent pas, qui ne peuvent mourir.
A l'évoquer seulement, on hume déjà avec
délices le parfum savoureux du gâteau aux pru-
neaux et l'eau vous en vient à la bouche.

Et cette année, on a pu d'autant mieux sacri-
fier à la tradition que les pruneaux abondent,
les arbres plient, les branches craquent sous le
poids des fruits mûrs, d'un bel indigo, presque
noir. Il y en a une telle abondance en certains
endroits qu'un campagnard nous disait : « Voyez-
vous, mossieu, prenez-en seulement ; tout de
même, on ne sait pas qu'en faire ; il y en a trop.
On les donne aux cochons. »

A propos de gâteau aux pruneaux, la Feuille